



Grand format

Des gravures rupestres... à 50 km de Paris

Dans la forêt de Fontainebleau, les hommes préhistoriques puis historiques ont laissé des œuvres d'art. Mais il faut se glisser sous les rochers et dans les interstices de pierres pour les découvrir.

Un paysage chaotique et mamelonné où chênes, pins sylvestres et châtaigniers poussent entre de gros blocs en grès gris, alternant avec un sol sableux, parfois très blanc, recouvert de bruyères et fougères séchées par les premiers froids... Nous sommes à une cinquantaine de kilomètres de Paris, dans la forêt de Fontainebleau. Dans le massif des Trois-Pignons, plus précisément.

Là, au détour d'un chemin sinueux bien connu des initiés du Groupe d'études, de recherches et de sauvegarde de l'art rupestre (Gersar), on tombe sur un petit couloir séparant deux gros blocs de grès qui se sont disjointés il y a plusieurs millions d'années. Curiosité de la nature, certains de ces blocs sont creux à l'intérieur, formés à la suite d'une « cimentation du sable » : celui-ci, resté par endroits sous forme de fine poudre, s'est répandu au dehors quand les blocs de grès se sont fendus. Découvrant ces parois à la fois abritées et ca-

« Le sol étant sableux, les objets bougent et s'enfoncent inexorablement, diminuant les chances de les exhumer aujourd'hui. »

chées, des humains s'y sont faufiletés et y ont dessiné des gravures. « Mais pour voir ces œuvres d'art primitives, il faut faire preuve de souplesse », prévient Alain Bénard, 69 ans, naturaliste de formation et président de l'association (1).

Dans l'un des rochers, en grande partie muré et donc plongé dans le noir, il faut engouffrer la partie supérieure de son corps puis, à l'aide d'une lampe de spéléologue, balayer le sol et les parois, et laisser glisser son regard en suivant les milliers de lignes droites et orthogonales constituant des grilles, jusqu'au fond de la grotte. À la fin de cet exercice pour le moins inhabituel, on se prendrait presque pour un félin prisonnier d'une immense cage.

En fait, « il s'agit de rainurages en forme de grilles, de quadrillages évoquant des tablettes de chocolat ou des grilles de prison, bref d'un art rupestre à base de lignes droites, non figuratif, répétitif, codifié que, faute d'éléments indicateurs, on ne peut dater que d'après le style, en l'occur-





repères

Le mésolithique, une période préhistorique mal connue

En Europe, on connaît actuellement trois grands sites mésolithiques (entre 9 500 et 5 000 ans av. J.-C. en France).

En Scandinavie, les populations qui vivaient dans les actuels Danemark, Suède, Norvège, pays Baltes et Russie ont laissé, dans des abris sous roche, des peintures et gravures rupestres, illustrant

principalement des scènes de guerre, de chasse et de cueillette. Certains d'entre eux ont servi de lieux de rites religieux et funéraires. Toutefois, après la fonte des glaces, de nombreux sites de bord de mer ont été submergés.

En France, l'art mésolithique est présent dans le sud de l'Île-de-France, ainsi que dans le massif gréseux du Tardenois, dans la région de Château-Thierry (Aisne).

La troisième zone riche en vestiges du mésolithique se situe en Espagne, où l'on parle d'« art

rupestre du Levant », car situé du côté du Bassin méditerranéen, des Pyrénées jusqu'à la province de Grenade. Quelques sites sont situés près de la mer, mais la plupart d'entre eux sont à l'intérieur. Ils recèlent de nombreuses peintures représentant des personnages stylisés ainsi que des scènes de chasse, danse, lutte et travaux agricoles. Ainsi que des céramiques qui semblent dater de 4 000 ans av. J.-C. Un argument fort pour requalifier cet art, et le considérer comme faisant partie du néolithique. Un débat agite actuellement archéologues et préhistoriens à ce sujet.

rence celui de l'époque mésolithique (entre environ 10 000 et 5 000 ans avant J.-C.), explique Alain Bénard (2). *L'artiste de l'époque ne pouvait tracer que des lignes droites pour des raisons techniques : il ne possédait que des lames en grès – appelées gravoirs –, plus rarement en silex, à peine plus solide que le grès qu'il entaillait. Hors de question, donc, de tracer des courbes », précise l'archéologue. Tout comme ses ancêtres de Lascaux ou de Chauvet, il pouvait néanmoins profiter des courbures de la paroi et créer, par une sorte de magie, des formes à trois dimensions. « En plus, l'un des blocs abrite un cheval de l'époque paléolithique (entre – 15 000 et – 12 000) et un pubis féminin, tandis que l'autre arbore un cerf, animal peu représenté », poursuit-il.*

Ces abris ornés n'étaient pas habités, mais étaient cachés et servaient probablement de lieux de rites ou de culte. En effet, « la grande majorité des abris sous roche ne constituent pas un site archéologique avec des restes d'objets, de foyer ou d'ossements, ce qui complique la datation », indique Colas Guéret, post-doctorant en archéologie à l'université Paris 1. Spécialiste de l'analyse des traces et des émoussés (arêtes) de la tranche des lames de grès, permettant d'en déduire l'usage précis, Colas Guéret est tracéologue. « De plus, le sol étant sableux, les objets bougent et s'enfoncent inexorablement, diminuant les chances de les exhumer aujourd'hui », poursuit-il.

Un peu plus loin, on doit littéralement ramper comme un lézard

pour se faufiler dans la grande fissure horizontale d'un rocher et déboucher sur une petite grotte. Dans la lumière de la lampe, superposés aux quadrillages typiques du mésolithique, surgissent un magnifique cavalier tracé à l'époque médiévale, ainsi qu'une « triple enceinte », trois carrés encastrés à l'instar de poupées russes, symbole chrétien du XII^e au XIV^e siècle. Un peu plus loin émergent plusieurs figures anthropomorphes, bras écartés, parfois dotés de trois doigts à chaque main. « Cette tridactylie pourrait être un marqueur culturel du VIII^e millénaire », avance prudemment Alain Bénard. Dans un dernier abri, enfin, disposé tout en longueur et bas

« On estime à 2 000 le nombre d'abris ornés, dont seulement 10 % ont été relevés à ce jour. »

de plafond, on découvre tout un ensemble de quadrillages du mésolithique, ainsi que des gravures d'objets guerriers de l'âge du bronze (épée, bouclier, pointes de lance), et une croix sur socle. « On estime à 2 000 le nombre d'abris ornés, dont seulement 10 % ont été relevés à ce jour », résume Alain Bénard. Ce qui, en termes de quantité de gravures, en fait le second site après celui de la vallée des Merveilles et du mont Bégo (Alpes-Maritimes) qui, lui, date du néolithique/âge du bronze.

Pour l'heure, des recherches vont reprendre avec Boris Valentin, archéologue à l'université Paris 1, notamment les relevés en 3D des gravures des abris par photogrammétrie, moins chère que l'imagerie par scanner. Les chercheurs se focalisent d'abord sur les abris qui sont le plus sujets à la malveillance. « Protéger, c'est pour nous une hantise, et l'expérience nous montre qu'il vaut mieux rester discret, ne pas clôturer les rochers, mais sensibiliser le public », observe Alain Bénard. Un objectif que remplissent déjà la sortie d'un beau livre illustré de photos noir et blanc d'Emmanuel Breteau (3) et l'ouverture d'une exposition (4) au Musée départemental de la préhistoire d'Île-de-France à Nemours (Seine-et-Marne), sous l'œil averti d'Anne-Sophie Leclerc, conservatrice du patrimoine.

Denis Sergent

(1) Auteur de *Symboles et mystères. L'art rupestre du sud de l'Île-de-France*, Éditions Errance, 2014.

(2) *Le mésolithique (du grec mesos, « moyen » et lithos, « pierre », littéralement « âge moyen de la pierre ») est la période intermédiaire entre le paléolithique et le néolithique.*

(3) *Mémoire rupestre. Les roches gravées du massif de Fontainebleau*, Éditions Xavier Barral, 140 p., 30 €.

(4) Jusqu'au 12 novembre 2017. Rens. : musee-prehistoire-idf.fr ou 01.64.78.54.80.



Le trou du Sarrazin, une petite grotte couverte de gravures rupestres essentiellement des sillons (Villeneuve-sur-Auvers). Emmanuel Breteau





*Représentation d'un cervidé,
dans l'abri de la Ségognole,
forêt des Trois-Pignons
(Noisy-sur-École). Emmanuel Breteau*

*Personnage tridactyle,
dans l'abri du mont Aiveu,
forêt de Fontainebleau.
Emmanuel Breteau*



Ces trois photographies en noir et blanc sont extraites d'un beau livre d'Emmanuel Breteau, *Mémoire rupestre. Les roches gravées du massif de Fontainebleau*, aux Éditions Xavier Barral, 2016, 140 p., 30 €. Emmanuel Breteau est un photographe originaire de Corbeil-Essonnes qui a notamment travaillé sur le monde rural alpin et ses mutations.